

SPECTACLES

LA CRITIQUE DE GILLES MATHIVET

Sibyllin, mais non hermétique

Présenté dans le cadre du festival Détours de Babel, *Sibylle(s)*, dernier spectacle de la compagnie La Tempête conçu par son fondateur Simon-Pierre Bestion, révélait au public de la MC2 de Grenoble une vision originale des antiques rituels de divination.

Les élèves du lycée agricole de La Côte-Saint-André, ayant participé à un atelier de création réalisé avec un musicien de La Tempête, ont accueilli ce spectacle avec enthousiasme.

Rituels divinatoires

On retrouve dans *Le feu se repose en changeant*, cinq oracles et rituels divinatoires de Zad Moutaka (2025), la fascinante utilisation des percussions et des voix dont ce compositeur d'origine libanaise se servait déjà dans ses œuvres précédentes. Zad Moutaka contribuait à l'édition 2008 des 38^{es} Rugissants avec *Le prophète*, puis créait en 2023 pour le Festival Berlioz

Hercule, dernier acte, dont Cassandre était la figure essentielle. Cette œuvre contemporaine répond avec plus de quatre siècles d'écart à des extraits de *l'Orfeo* de Monteverdi. L'air emblématique de la messagère annonçant la mort d'Eurydice est ici chanté par la soprano syrienne Jawa Manla qui s'accompagne à l'oud ; sa bouleversante interprétation s'écoute moins comme une proposition de métissage que comme un possible retour aux sources orientales de la musique de Monteverdi. Selon la scénographie de Raphaëlle Blin, ce n'est plus Eurydice qui meurt, mais un jeune garçon que son père entreprend d'aller chercher aux Enfers en intercédant auprès de Caron. Ce qui n'enlève rien à l'émotion sublime de ce récit, pas moins qu'aux chœurs des nymphes devenues bergers.

Prophétie byzantine

Des musiques satellites s'insèrent dans cette trame. La plus ancienne est un chant funèbre du IV^e siècle avant notre ère, attribué à Euripide : cette restitution glaçante par sa vocalité brute et sombre happe l'auditeur vers un ailleurs immémorial. Voyageant dans le temps, confrontant les époques et les styles, La Tempête propose différentes interprétations du *Chant de la Sibylle*, entre vocalité catalane, harmonies sardes ou perfectionnisme Renaissance, transformant la prophétie byzantine en chant marial. La voix,



La scène de la mort d'Abel.

lyrique ou naturelle, joue l'ambiguïté du genre dans un oracle dont on ne saura s'il est chanté par une mezzo ou un contre-ténor. La déclamation percussive de la *Conversation d'Aperghis*, tempérée par la flûte du *Rêve de Cassandre* de Ferneyhough, contribue à cette mise en regard entre musiques d'aujourd'hui et musiques très anciennes. La percussion, instrument obligé de la transe, trouve avec les deux *Rebonds* de Xenakis un des sommets musicaux du spectacle.

Omniprésence de la mort

La mise en scène offre à la multiplicité des propositions musicales un espace qui accueille théâtre et danse avec nature. L'ocre et le brun s'allient au blanc écri des costumes et au noir d'un intrigant tapis de sable servant de terrain de jeu multiple et malléable. L'omniprésence de la mort est centrale à la dramaturgie : si la violence biblique du meurtre d'Abel par Caïn n'a rien de prophétique, cet épisode est ici le sujet d'un spectaculaire combat chorégraphié. Un chapitre dédié à une énigmatique Clara n'apportera aucune clarté à l'accumulation de narrations et de citations qui obscurcissent plutôt qu'elles n'éclairent. En dépit de ce babel de propos langagiers, disons sans détour comme Panurge visitant la sibylle de Panzoust : « *Je suis charmé, elle ne parle point chrétien.* » ●